

24 images

24 iMAGES

One Plus One
***Single White Female* de Barbet Schroeder**

Yves Rousseau

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22625ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rousseau, Y. (1992). Review of [*One Plus One / Single White Female* de Barbet Schroeder]. *24 images*, (64), 74–74.



Ally (Bridget Fonda) et Hedy (Jennifer Jason Leigh)

ONE PLUS ONE

par Yves Rousseau

Un personnage hantait depuis quelques années le cinéma américain: celui du double. Brian De Palma a longtemps tenu le flambeau en solitaire mais il fut vite imité par une impressionnante quantité d'auteurs puis de faiseurs. Le double s'est manifesté dans les productions les plus fauchées: le Jarmusch des débuts, avec ses paires de copains, annonçait une forte intrusion dans le film d'auteur «haut de gamme» avec Gilliam, Burton, les Coen, Scorsese, et Lynch (*Twin Peaks* aurait pu s'appeler *La double vie de Laura Palmer*), sans parler de Spike Lee. La tendance s'est aussi répandue un peu partout dans le monde. Kieslowski, un des cinéastes les plus représentatifs de son époque y participe.

Mais voilà que Hollywood se met à sortir à la chaîne des histoires de psychotiques à double personnalité. Ce sont des films avec Richard Gere ou Rebecca de Mornay, Michael Douglas ou Kim Basinger. J'arrive rarement à me souvenir du nom du réalisateur de ces films et en général, ils ne valent pas la peine d'être vus en salle: ce sont des cas de magnétoscope. Mais rendons au parrain de cette vague de films ce qui lui revient: Brian De Palma peut être fier, très peu de ses rejetons invo-

lontaires sont aussi bons qu'un bon De Palma.

Barbet Schroeder, cinéaste caméléon (il faut l'être pour passer de *More* à *Idi Amin Dada* à *Koko le gorille qui parle*) mais toujours traversé par le désir de raconter une expérience des limites, pensez à *Barfly*, s'attelle à son tour à une histoire de double avec *Single White Female*.

Ally, jeune provinciale installée à New York, est une femme qui croit un peu trop aux apparences. Ce qu'elle tient pour de la lucidité (la découverte fortuite de la grossière muflerie de son fiancé) la pousse à une période de solitude qui s'avère difficile à supporter, tant pour des raisons financières (son appartement est très beau mais cher) que psychologiques. Il y a une faille dans sa personnalité: une peur viscérale de la solitude. C'est d'ailleurs un des aspects les plus réussis du film que d'aborder le désarroi d'un individu seul dans une ville comme New York, où la réussite sociale est de mise autant que la réussite matérielle. Son seul véritable allié est un voisin gay, dont la carrière de comédien ne semble pas vouloir prendre son essor. Travaillée par l'urgence de réussir et de s'épanouir, Ally ouvre sa porte à Hedy, l'Autre qui fera tout pour devenir la Même.

À partir de là, le scénario enclenche sa mécanique jusqu'à l'apothéose finale. Le «thriller psychotique» est un sous-genre extrêmement balisé. Par une suite de glissements, de détails qui prennent leur sens par l'accumulation, le personnage qui était jusque-là irréprochable (il était cependant trop parfait pour être honnête) est soudainement identifié comme une bombe à retardement vivante. Le spectateur peut alors jouir de sa terreur en toute sécurité puisqu'il a une longueur d'avance sur les autres personnages, les victimes potentielles (et nécessaires à la bonne marche du scénario). Malheureusement pour elles, les futures victimes ne vont pas au cinéma, sinon la connaissance des films de Hitchcock pourrait leur sauver la vie en leur mettant la puce à l'oreille beaucoup plus tôt sur la véritable nature de leurs fréquentations.

On ne peut cependant pas reprocher au cinéaste de jouer avec la surenchère baroque (sauf dans le dernier quart du film, le plus convenu) alors qu'il privilégie le banal et le quotidien. Quoi de plus normal, lors d'une rencontre qui semble miraculeusement bien marcher, que de jouer un peu à se prendre pour l'autre, d'essayer son parfum, ses vêtements, de fouiller un peu dans ses secrets? Il y a une part de transfert dans toute relation intense et Schroeder exploite intelligemment la fascination réciproque des deux jeunes femmes. Mais Hedy, fine psychologue, veut aller beaucoup plus loin. Elle a vite compris que la vulnérabilité d'Ally lui laisse les coudées franches pour empiéter sur sa vie, jusqu'à copier son look, jusqu'à se glisser dans le lit du fiancé prodigue. Si la montée du subtil vers l'énorme est acceptable, c'est dû en grande partie à la qualité des interprètes Jennifer Jason Leigh (Hedy) et Bridget Fonda (Ally).

Single White Female est à prendre pour ce qu'il est: un exercice de style souvent réussi mais qui ne fait pas éclater les conventions du genre. ■

SINGLE WHITE FEMALE

États-Unis 1992. Ré.: Barbet Schroeder. Scé.: Don Roos d'après John Lutz. Ph.: Luciano Tovoli. Mont.: Lee Percy. Mus.: Howard Shore. Int.: Bridget Fonda, Jennifer Jason Leigh, Steve Weber, Peter Friedman, Stephen Tobolowsky. 107 minutes. Couleur. Dist.: Columbia.